

05/03/2011

CHARNIERE

Une grande différence sépare les conseillers des travailleurs ! Le ton du discours ne trompe pas. En écologie, c'est pareil et en participation d'usagers c'est encore plus délicat. Certains échafaudent des théories, des organisations d'opérations, des méthodes mais ne tâtent jamais de l'exercice vulgaire. Au mieux, il utopisent leur réalité : parfois c'est très nécessaire, parfois aussi, ils se confinent dans le confort de l'utopie et ne tâtent pas de l'action : leurs échafaudages de concepts fuient le réel vulgaire. De son côté les maladroites du praticien accumulent les compétences qui, pas à pas, charpentent une pratique. Ceci, c'est de l'incrémentalisme : « apprendre à marcher en marchant ».

Depuis que la démocratie gagne des fidèles, nous vivions une lente évolution dans toutes nos relations d'autorité. On peut regretter la Royauté de droit divin : elle était bien pratique, tout se décidait souverainement par une seule personne et on ne pouvait faire appel que par ordales devant Dieu, l'éternel absent. Mais le lent réveil des désirs d'autonomie, d'égalité, de droit de la personne, de coopération « horizontale », se sont peu à peu révélés et répandus à travers le monde. Ils se sont affirmés et ont été adoptés publiquement comme forme obligatoire de relations humaines catalysées par la négociation pacifique et intelligente au lieu du désordre et de la violence. Les Droits de l'Homme sont devenus indiscutables.

Mais rien n'est jamais acquis, ni surtout complet. Même l'Église catholique a changé d'attitude envers Dieu le Père : celui-ci se retire lentement pour laisser place à la fraternité de son Fils... Tout le système de relations d'autorité a basculé : même une personne seule peut avoir raison contre toutes les autres... Et voici qu'on invente la « démocratie participative » : un pléonasme. La subsidiarité est devenue le fondement incontournable des relations : définitivement de bas en haut.

La démocratie est un grand désordre...

Derrière le pouvoir politique, se cache le pouvoir technique toujours inavoué : il est perfide car il bloque la contestation-coopération à coup d'affirmations scientifiques improbables mais difficiles à contester...

En urbanisme, on sait que les acteurs politiques sont soumis aux Services Techniques. Les comités de quartiers le savent bien : il n'y en a encore à peu près aucun qui aura réussi non pas à imposer un projet mais à relativiser celui qu'on lui impose et à faire équipe avec l'autorité pour aboutir, par une discussion raisonnée à un projet commun et puis à l'appliquer

ensemble...

Dans l'Enseignement général, les aventures du partage de l'autorité ont été gagnées surtout par « l'Ecole Nouvelle » : elle date du début XXIème siècle mais elles sont encore contestées : elles n'ont jamais été figées même si officiellement les cours « ex cathedra » ont sombré dans le vieillot. La transmission de connaissances a été bouleversée surtout dans l'éducation de base, par les « prophètes » : Montessori, Decroly, Freinet, Froebel, Rogers, Steiner, Vandercam, etc. ils dépassaient le savoir intellectuel fermé pour s'adresser à l'enfant dans son être actif, participatif. On n'apprend rien à intérioriser dans l'ordre : seul le « désordre » est créatif de connaissances vécues... Mais la connaissance est encore un pouvoir dont se sert celui qui en est le propriétaire.

Nouvelle pédagogie

On connaît assez bien cette aventure dans l'enseignement général mais dans celui de l'architecture et du paysage bâti, le conflit n'a jamais vraiment éclaté, malgré quelques essais en 1968... L'enseignement est encore « du maître bavard à l'élève muet... Certains ont essayé du Célestin Freinet dans l'apprentissage de l'architecte. Ils se sont vite découragés : le narcissisme se transmet plus spontanément. Ils auraient pu atteindre une architecture « exogène » dont la raison sociale se trouve en dehors d'elle-même, pas seulement la « fonction » à laquelle se résume le service de l'architecte. Pourtant, plus c'est fonctionnel, moins longtemps cela fonctionne. Les modèles préfabriqués étaient intelligents, ils « fonctionnaient » mais ils manquaient « d'humanité complexe » donc on les démolit...

Le pouvoir créatif de l'architecte doit être réparti et non centralisé hiérarchiquement dans les salles de cours et les ateliers. Mais surtout, il devait être, même symboliquement, rendu aux habitants, le vrai « peuple » : ceci n'a soigneusement jamais été instauré ni même évoqué dans nos écoles... J'avais organisé dans les années 1970 un jeu de rôle dans une classe d'architecture que j'ai « dirigée » pendant une année en Belgique. Cela a frisé le désastre : les étudiants intériorisaient leur rôle traditionnel jusqu'à l'émeute... On ne l'a soigneusement jamais répété...

Écologie du projet

Il existe diverses politiques de design : la classique par exemple où l'architecte, traditionnellement le « plus compétent » crée un projet aussi personnel que possible, en décide seul comme étant le plus utile à une population muette et il en attend de la reconnaissance. C'est ce qui se fait partout. Une variante : le projet peut être exclusivement technique ou bien narcissique-solitaire (c'est déjà une qualité...). Cette contradiction est salutaire puisqu'elle mettait en évidence une réelle liberté de choix dans

l'indispensable analyse institutionnelle...

Cet exercice a consisté à répartir les rôles des intervenants dans le projet urbain : projeteurs, autorités, ouvriers, habitants, usagers, etc. en vue de gagner cette autre manière de projeter, démocratique, indispensable à instaurer un processus compatible avec les urgences écologiques. Alors, le projeteur voit bien la nécessité d'aider à concevoir un projet ouvert, un « conglomérat » car il voit comment le groupe d'habitants évolue sans cesse.

La nature de tous les projets est teintée de ces soucis. Leur qualité est moins visible dans les propositions que dans l'absence d'aucune « forme » moderne arrogante officiellement gratifiante... Les quelques quartiers soutenables en préparation se contentent d'affiner les techniques d'économies et surtout de production d'énergies « à consommer » : même les « énergies « grises » incorporées aux matériaux mis en œuvre restent soigneusement ignorées. Autant que la participation d'habitants parfaitement absente...

Enjeu « humaniste »

Il est fondamental : il gère l'avenir de l'écologie. En effet, notre société, encore inféodée à la cruauté technique, ne peut exorciser brusquement son ancien comportement de « consommateur enragé ». Devant les menaces du climat, seule, une reconversion déchirante et immédiate des mentalités pourra inverser le cours des catastrophes. Il faudra sans doute plusieurs générations pour comprendre et accepter cette mutation. Il faut se rappeler les « trente glorieuses » de Jean Fourastié l'économiste français : elles avaient fondé le monde technique et son confort criminel planétaire. En réalité c'était les années les plus noires et les plus sales de l'humanité, où nous avons inventé les moyens les plus efficaces de détruire la planète et où nous les avons acceptés tous, sans hésiter...

La nécessité de l'expérience dans le réel psycho-social

Une évolution énorme et vertigineuse ne pourra sans doute se déclencher qu'après des cataclysmes majeurs : forcément, elle se fera alors dans l'improvisation et le désordre. Si pourtant, à ce moment et par bonheur, nous aurons tenté quelques expériences réelles, comme si nous étions en l'an 2060, nous aurons gagné des générations de bricolages hasardeux et de souffrances.

LK

6392 - 1183 - 23/03/2011 - 15:34:19 23/03/2011

05/03/2011

CERNIERA

C'è una grossa differenza tra un consulente e un lavoratore! Il tono del discorso non inganni. Quando si tratta di ecologia e di partecipazione degli utenti, la questione è ancora più delicata. Alcuni elaborano teorie, mettono su organizzazioni e sviluppano metodologie senza mai sporcarsi le mani. Al massimo, propongono una realtà utopica. Talvolta è anche necessario, ma il più delle volte si rifugiano nella comodità dell'utopia senza mai abbassarsi a toccare con mano la realtà. Le loro impalcature di concetti sfuggono alla volgare realtà. Dal canto suo tra un errore d'inesperienza e l'altro, chi fa accumula competenze che, poco a poco, costituiscono una solida pratica. Questo è l'incrementalismo: imparare a camminare camminando.

Da quando la democrazia ha cominciato ad avere adepti, il nostro rapporto con l'autorità è inesorabilmente cambiato. C'è qualche rimpianto per la Regalità del Divino: era comoda, tutto veniva deciso in modo sovrano da una persona sola e si poteva obiettare solo sottoponendosi con delle ordalie al giudizio di Dio, l'eterno assente. Ma pian piano si sono risvegliati i desideri di autonomia, di uguaglianza, di diritto della persona, di cooperazione « orizzontale ». Si sono rivelati poco a poco e diffusi in tutto il mondo, si sono affermati e sono stati adottati pubblicamente come forma obbligatoria delle relazioni umane catalizzate dalla negoziazione pacifica e intelligente in luogo del disordine e della violenza. I Diritti dell'Uomo sono diventati indiscutibili.

Tuttavia nulla si può dare per scontato, e nulla è mai completo. Anche la Chiesa cattolica ha cambiato atteggiamento verso Dio Padre: questi arretra lentamente cedendo il passo alla fraternità del Figlio... L'intero sistema di autorità è scosso alle fondamenta: anche una persona sola può avere ragione contro tutte le altre... Ecco che nasce la « democrazia partecipativa » : un pleonasma. La sussidiarietà è diventata la base imprescindibile di qualunque relazione: ormai rigorosamente *bottom-up*.

La democrazia è disordine

Dietro il potere politico si nasconde il potere tecnico, mai riconosciuto apertamente: è perfido perché blocca la contestazione-cooperazione a suon di affermazioni scientifiche improbabili ma difficili da contestare...

In urbanistica, si sa che gli attori devono sottostare ai pareri dei Servizi Tecnici. I comitati di quartiere lo sanno fin troppo bene: non ce n'è ancora uno che sia riuscito non dico a imporre un progetto ma a relativizzare quello che gli viene imposto e a fare squadra con l'autorità per ragionare insieme su un

progetto comune da realizzare congiuntamente...

Nel mondo della scuola, ci si è avventurati nelle lande dell'autorità condivisa, in particolare con « l'Ecole Nouvelle »: risale agli inizi del XX secolo ma è ancora oggetto di critiche. Non si tratta di un sistema codificato, anche se, ufficialmente, i corsi *ex cathedra* sono caduti nel dimenticatoio. La trasmissione del sapere è stata rivoluzionata soprattutto nella scuola primaria dai « profeti »: Montessori, Decroly, Freinet, Froebel, Rogers, Steiner, Vandercam, ecc., che superavano il sapere intellettuale chiuso per rivolgersi al bambino nel suo essere attivo, partecipativo. Non s'impara a interiorizzare nulla nell'ordine, solo il « disordine » crea conoscenze attraverso il vissuto... Ma la conoscenza è ancora un potere di cui si serve chi la detiene.

Una nuova pedagogia

Quest'avventura della scuola è nota ma nell'insegnamento dell'architettura e del paesaggio il conflitto non è mai scoppiato davvero, malgrado qualche accenno nel 1968... L'insegnamento procede ancora dal maestro parlante all'allievo muto... Qualcuno ha provato ad applicare il metodo di Célestin Freinet nell'insegnamento dell'architettura. Ma ha presto desistito: il narcisismo si trasmette più spontaneamente. Avrebbe potuto dar luogo a un'architettura « esogena » che trova fuori di sé anche la sua ragione sociale e non solo la « funzione » in cui si riassume il servizio dell'architetto. Eppure, più è funzionale e meno a lungo funziona. I modelli prefabbricati erano intelligenti, « funzionavano » ma mancavano « di umanità complessa », e quindi vengono demoliti...

Il potere creativo dell'architetto deve essere diffuso e non centralizzato gerarchicamente nelle aule e negli studi. E soprattutto, anche se solo simbolicamente, deve essere restituito agli abitanti, al « popolo »: cosa mai fatta e nemmeno mai proposta nelle nostre facoltà... Avevo organizzato nel anni '70 un gioco di ruoli in un corso di architettura che ho « diretto » per un anno in Belgio. Si sfiorò il disastro: gli studenti interiorizzarono il loro ruolo tradizionale fino alla rivolta... si è evitato accuratamente di ripetere la prova...

Ecologia del progetto

Esistono varie politiche di design. Quella classica, in cui l'architetto, in genere, « più competente » fa un progetto quanto più personale è possibile, decidendo da solo che è il più utile alla comunità, che resta muta, e attendendo il meritato riconoscimento. Si fa così un po' ovunque. Una variante: il progetto può essere esclusivamente tecnico o narcisistico-solitario (è già una qualità...). Questa contraddizione è salutare perché rende evidente una reale libertà di scelta nell'indispensabile analisi istituzionale...

Questa politica prevede che si distribuiscano i ruoli tra gli attori del progetto urbano: progettisti, autorità,

operai, abitanti, utenti, ecc., per attuare un nuovo modo di progettare, democratico, indispensabile per instaurare un processo compatibile con l'emergenza ambientale. In tal modo il progettista può cogliere a pieno la necessità di contribuire a un progetto aperto, un « conglomerato », perché riesce a vedere come il gruppo di abitanti sia in evoluzione continua.

La natura di tutti i progetti è sottesa da queste preoccupazioni. La loro qualità non sta tanto nei contenuti quanto nell'assenza di una « forma » moderna arrogante ufficialmente gratificante... quei pochi quartieri sostenibili in via di realizzazione si accontentano di affinare le tecniche di risparmio energetico e soprattutto di autosufficienza energetica. Le energie grigie intrinseche nei materiali utilizzati vengono del tutto ignorate, per non parlare della partecipazione degli abitanti.

Una prospettiva « umanista »

E' fondamentale: ne dipende il futuro dell'ecologia. La nostra società, ancora vincolata alla crudeltà tecnica, non riesce a esorcizzare, d'un tratto, il suo comportamento da « consumatore accanito ». Ma di fronte alle minacce del clima, solo una riconversione repentina e immediata del modo di pensare potrà invertire la rotta verso la catastrofe. Certo ci vorranno parecchie generazioni per capire e accettare questa mutazione. Bisogna ricordare i « trente glorieuses » di Jean Fourastié, l'economista francese: gli anni dell'apologia della tecnica e del suo confort criminale. In realtà, furono invece gli anni più bui e sporchi dell'umanità, in cui inventammo i mezzi più efficaci per distruggere il pianeta e in cui li accettammo tutti, senza alcuna esitazione...

La necessità dell'esperienza nel reale psico-sociale

Un'evoluzione epocale e vertiginosa potrà iniziare solo dopo che saranno accadute grandi catastrofi: e inevitabilmente avverrà nel disordine e nell'improvvisazione. Ma se in quel momento, per nostra fortuna, avremo già tentato qualche esperimento, come se fossimo nel 2060, potremo risparmiarci qualche generazione di pericolosi tentativi alla cieca e molte sofferenze.

LK

6392 - 1183 - 30/03/2011 - 11:01:59 30/03/2011